L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : No 73, rue de Chartres. | NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 14 AOUT 1863. | Entre les rues Bienville et Conti

NOUVELLE-ORLEANS ;
VENDREDI MATIN, 14 AOUT.

Vaincu à l'ancre de ce jour.

Par le shérif—La balance du fonds d'une forge et d'un chariot, saisi sur Philippe, père Chippoura.

Par G. Lemarié—A son magasin rue de Chartres, toutes sortes, bandannas, denims, &c—aussi, peaux de chèvres, pramelles, toile cirée, &c.

Par F. F. Trinchard—au chantier de J. Lassalle, rue Julie, planches de cypre.

Par R. T. Montgomery—No 98 rue du Camp, 14 balles de coton.

Par P. Fernandez—à 4 heures, dans la rue Dauphine entre Quartier et Esplanade, meubles, articles de ménage, comptoirs, vitrines, &c.

Par Hoffman & Marks—à 10 heures, dans la rue de Chartres, No 29, marchandises sèches, vêtements, chapeaux et casquettes.

Par J. P. Boisseau,—à 10 heures, dans la rue St Charles, No 74, meubles.

Le steamer Cahawba.

Une dépêche de la passe Sud Ouest, reçue hier dans la journée, nous a annoncé que le steamer transport *Cahawba*, parti de New-York le 2 courant, avait passé la barre à six heures et demie du matin.

Dans la soirée nous avons appris que le *Cahawba* s'était échoué à cinq ou six milles au-dessus du fort Jackson. Les nouvelles qu'il apporte ont été devancées par celles que nous avons reçues par la voie du fleuve.

Nouvelles de Brashear City.

D'une lettre particulière, datée du 7 août de Brashear City, l'*Era* a extrait les nouvelles suivantes :

Aujourd'hui les rebelles ont envoyé un drapeau parlementaire pour demander aux autorités des Etats-Unis une passe pour Mme Gardner dont l'intention est de se rendre à la Nouvelle-Orléans, auprès de son mari, le général Gardner, ex-commandant des forces confédérées à Port Hudson. On ne sait pas encore la réponse qui a été faite.

Tout est tranquille en ce moment.

Une triste affaire a eu lieu le 27 juillet. Un nommé A H. Church, employé comme boucher d'armée, a été blessé en deux endroits par un individu du nom B. F. Shattack, agent du gouvernement sur la plantation de M. Lawrence, dans ce quartier. Ils avaient eu ensemble une discussion sur les principes des différens partis politiques et cette discussion avait dégénéré en querelle. M. Church frappa M. Shattack à la figure et ce dernier s'empara d'un couteau apparemment à boucher et en porta à Church deux coups dont l'un *attaqué* aux poumons. Ce coup a été fatal et Church est mort aujourd'hui.

Shattack a été arrêté et sera, par ordre de l'officier commandant, amené en ville pour y être jugé.

Après enquête, le Dr Augustus Langlois, chirurgien-assistant de la canonnière *Sachem*, a déclaré que la mort était survenue à la suite de coups de couteau portés par B. J. Shattack, le 27 juillet.—Le défunt était natif de l'Etat de New-York.

La grande question du jour.

L'ARMEE CONFEDEREE EN VIRGINIE.

[*New York Herald* du 1er août.]

D'après certaines données d'un ou deux journaux de Washington, nous sommes disposés à croire que le but de l'administration n'est pas de poursuivre plus loin pour le moment l'armée du général Lee, mais de faire faire une halte à l'armée du général Meade sur les bords du Rappahannock pendant plusieurs semaines, et non pendant plusieurs mois.

Depuis deux ou trois jours nous n'avons pas plus entendu parler de ces deux grandes armées que de la petite guerre de troupère entre les Blancs et les Indiens du Minnesota. Nos correspondants attachés à l'armée du Potomac, chacun en mettant son doigt sur sa bouche, donne à entendre qu'il est interdit de désigner les points ou les places qu'occupent maintenant nos colonnes, mais ces messieurs nous laissent dans la même obscurité sur les mouvements des troupes de retraite du général Lee. Un des derniers journaux de Richmond, cependant, annonce au monde, d'un ton satisfaisant, que toute l'armée du général Lee a quitté la vallée de Shenandoah et n'y a plus de trace, pour ainsi dire, au dessous de Rappahannock, dans le voisinage de Culpper Court House.

Notre armée n'est peut être pas à plus d'un jour de marche en arrière de l'armée rebelle et n'a pas encore abandonné la poursuite. Nous ne savons pas encore si, dans un jour ou deux nous apprendons que l'ennemi en force occupe de nouveau les hauteurs de Fredericksberg et que l'armée du Potomac est allée se loger une seconde fois dans le vieux campement pestilentiel de Falmouth.

Mais le général Meade a certainement en l'occasion et nous espérons qu'il ne l'a pas perdue, d'occuper lui même les hauteurs de Fredericksburg ; et nous avons cet espoir par la simple raison qu'en prenant cette position, il force le général Lee à combattre ou à continuer sa retraite. S'il arrive que l'ennemi nous ait encore, en cette circonstance, dérobé une marche, nous pouvons raisonnablement conclure que la vieille histoire du Potomac qui pulule sur le Rappahannock" reviendra sur le tapis et sera répétée au moins jusqu'aux premières gelées, à moins que le général Lee ne prenne l'initiative et ne mette par ses opérations, nos troupes en mouvement.

Le pays ne peut contempler qu'avec dégoût et désappointement une pareille inactivité. Le temps est maintenant plus précieux pour Lee que toute autre chose. Donnez lui quelque répit et tous les dommages que son armée a éprouvés dans sa dernière campagne, seront réparés ; tous les vides faits dans ses rangs seront comblés ; et nous avons raison de craindre que non seulement tout cela sera accompli dans quelques semaines, mais encore qu'avant l'expiration de deux mois, s'il n'est pas inquiété, Lee aura son armée renforcée par des détachements venus de l'armée de Bragg, de celle de Johnston et du produit de la conscription rebelle jusqu'à concurrence de 50,000 à 60,000 hommes.

Et qu'en résulterait-il ? Rien de plus ou de moins qu'une autre campagne contre Washington, campagne qui sera beaucoup plus énergique, plus formidable et plus dangereuse que la dernière. Le seul espoir, la seule chance possible qui reste à la rebellion pour s'indemniser de ses déboires désastreux est une campagne contre Washington. Cela seul peut faire tourner la marée en faveur de la Confédération du Sud ; mais si Lee peut recommencer sa vieille partie de la Pennsylvanie, c'est-à-dire s'il tient sous sa main une armée écrasante pendant que notre général Meade, dans les rues de Washington, se cramponne à la répétition par le général Meade du terrible combat de McClellan devant Richmond pour le salut de son armée.

Nous ne pouvons croire que les chefs rebelles, Beauregard, Bragg, Hardee, Longstreet, Hampton, Johnston, le Tennessee et la Caroline du Nord à la fortune de la guerre, si en agissant ainsi l'armée de Lee peut être rendue assez formidable pour assurer le succès d'un mouvement sur Washington. La capture de notre capitale nationale a son seulement neutraliserait toutes nos victoires, mais encore amènerait la fin de la guerre et un traité de paix dicté par Davis, sous la pression contre nous de la médiation européenne ou d'une intervention armée.

Nous ne pouvons nous tromper en croyant que, bien que l'armée de Lee soit la seule armée considérable qui reste à la rebellion, elle a été dépassée par les batailles de Gettysburg, et elle est encore inférieure en nombre et en tous autres éléments de force inférieure à l'armée du général Meade. Nous ne pouvons nous tromper non plus en disant qu'un délai de quelques semaines jetera le plus grand désavantage sur l'armée du Sud, en faveur certainement supérieures, à moins que notre bureau de la guerre ne fasse mieux qu'il ne fit avec McDowell, McClellan, Pope, Burnside et Hooker. Nous pensons que le président Lincoln a beaucoup vu de bêtises commises par les subordonnés du département de la guerre pour être convaincu que la meilleure chose qu'il puisse faire est de prendre les rênes de ses propres mains et de pousser les opérations militaires, sans aucune perte de temps, vers ce but unique et important—la défaite complète et la destruction de l'armée rebelle de la Virginie.

Chronique Locale.

GRANDE MESSE EN MUSIQUE— Une grande messe en musique sera exécutée dimanche prochain à l'Eglise St Patrick. Cette messe est de la composition de M. G. CURTO, l'habile maestro, dont chacun connaît le talent comme compositeur.

COUR MILITAIRE — Présidence du Juge Atocha — W. P. Pazanos, soldat de la compagnie C. du 91me régiment de New York, a été traduit devant la cour, sous prévention d'être entré chez Mme Regan, sur le Bayou Lafourche, à la tête d'une bande de nègres et d'y avoir pris des vaches, du linge et d'autres objets. Les témoins ont déclaré que Mme Regan fut tellement effrayée de ce qui se passait sur sa propriété qu'elle tomba malade et qu'elle est actuellement à l'article de la mort.

La bande se trouvait pillant plusieurs autres plantations et y commit les mêmes déprédations ; on entendit Patterson dire qu'il allait tenir maison et avait besoin de meubles. Lorsqu'on lui demanda de quel droit il commettait ces actes, il répondit qu'il était autorisé par le général Banks. Au moment de l'arrestation, il avait trente-cinq mulets, des fusils et d'autres armes qu'il avait ramassés partout où il les avait trouvés, avec ou sans permis, en disant que les permis n'étaient plus de mode.

La peine a condamné à six mois de prison.

LE MEURTRE DU JEUNE NEGRE—Nous avons publié, dans notre édition de samedi, une déclaration de la mort du nègre Wm Jenkins tué, mercredi soir, par une bande de nègres qui voulaient l'arrêter, à la porte de la résidence de son maître. Nous pensions obtenir des détails plus exacts et plus précis que ceux qui avaient été publiés avant les dans le courant de la journée, mais comme cela a été renvoyé à demain, à la prière de M. Earhart, que M. Jenkins, maître de William, a chargé de la défense, nous nous bornerons à ajouter les faits que nous avons connus hier soir et que nous tenons d'une personne bien informée sur l'homicide.

William avait 21 ans, était chargé par la famille et se trouvait plus souvent avec des hommes qu'avec les gens de ses maîtres. Quelques-uns de ses compagnons étaient libres qui avaient déjà pratiqué des menées contre lui et manifesté l'intention de l'arrêter, contrairement à son désir et à celui de la famille à laquelle il appartenait. Il était resté dans la soirée et, il est connu, avait de plusieurs femmes et garçons blancs, les avait quittés et rentrait à son habitation.

On lui avait vu dans le voisinage quelques hommes qui l'avaient et en suppose qu'ils le suivaient. Arrêté, arrêté, le jeune enfant, ainsi que son frère, qui, en agissant ainsi l'armée de Lee peut être rendue assez formidable pour assurer le succès d'un mouvement sur Washington. La capture de notre capitale nationale a son seulement neutraliserait toutes nos victoires, mais encore amènerait la fin de la guerre et un traité de paix dicté par Davis, sous la pression contre nous de la médiation européenne ou d'une intervention armée.

Nous ne pouvons nous tromper en croyant que, bien que l'armée de Lee soit la seule armée considérable qui reste à la rebellion, elle a été dépassée par les batailles de Gettysburg, et elle est encore inférieure en nombre et en tous autres éléments de force inférieure à l'armée du général Meade. Nous ne pouvons nous tromper non plus en disant qu'un délai de quelques semaines jetera le plus grand désavantage sur l'armée du Sud, en faveur certainement supérieures, à moins que notre bureau de la guerre ne fasse mieux qu'il ne fit avec McDowell, McClellan, Pope, Burnside et Hooker. Nous pensons que le président Lincoln a beaucoup vu de bêtises commises par les subordonnés du département de la guerre pour être convaincu que la meilleure chose qu'il puisse faire est de prendre les rênes de ses propres mains et de pousser les opérations militaires, sans aucune perte de temps, vers ce but unique et important—la défaite complète et la destruction de l'armée rebelle de la Virginie.

Perspective de la campagne.

(Du *New-York Times* du 30 juillet.)

La campagne de l'hiver dernier se termina par la bataille de Fredericksburg sous Burnside, la campagne de printemps se signala par la bataille de Chancellorsville, sous Hooker, la campagne d'été s'est dénouée par la bataille de Gettysburg, sous Meade. L'armée de Lee, en retourne, a eu simple mission de couvrir Richmond, et se tient sur la défensive, en attendant qu'elle soit attaquée par nos troupes. Le fait de la retraite de Lee indique son impuissance à se mesurer avec l'armée de Potomac qui s'est considérablement concentrée et habilement conduite. Il lui aurait fallu une connaissance pratique de tout cela pour lui faire abandonner la campagne—une campagne conçue sur d'aussi vastes plans, visant à de si grands résultats, et poursuivie avec de si larges promesses de succès, loppant avec une rapidité sans bornes, mais se fermant avec la ruine complète de toutes ses espérances, et anéantissant tout projet d'invasion à l'avenir.

Dans une campagne strictement défensive, il a, sûrement, encore quelques chances. Derrière de formidables fortifications et dans une position dominante, il peut encore livrer bataille. En admettant qu'il ait perdu 30,000 hommes dans son mouvement offensif et dans son retour, il aurait encore de 60,000 à 65,000 hommes d'effectif sur le haut Rappahannock, et s'il se replie sur Richmond et qu'il appelle à lui tous les défenseurs de cette place, il peut rejoindre la force numérique qu'il avait au début de sa campagne au-delà du Potomac.

Les événements ne nous disent point encore où Lee se propose de faire halte avec son armée. Il a déjà défendu Richmond à Richmond même ; il a défendu à Fredericksburg, et Richmond a été défendu à Gettysburg ; il a pu prendre d'autres positions que celle-ci qu'il pourrait occuper dans le but d'arrêter nos progrès vers la capitale rebelle ; mais auligne de détresse, bien qu'elle soit temporairement ici ou là, sera ultérieurement fixée suivant les mouvements de Meade et de Lee. Quel que d'avant-poste que ce dernier pourra adopter.

Lee trouvera des travaux tout prêts à Fredericksburg aussi bien qu'à Richmond et ces deux points fournissent pour la défense des avantages considérables. Il est à regretter, du reste, que nous ne serons pas surpris de le voir reprendre ses vieux quartiers de Fredericksburg. Si les deux corps de notre armée qui se trouvaient à Manassas Gap jugeait dernier devaient faire sur le Rappahannock une marche aussi rapide qu'ils le firent en quittant ce lieu il y a un mois, et qu'ils puissent occuper Fredericksburg avant l'armée de Lee, ils le forceraient à se déployer sur Gordonsville et à marcher vers la rivière North Anna et la Jonction de Sexton, à 50 milles au-dessus de Richmond, pendant que Meade poursuivrait avec vigueur et ardeur les travaux de la ville. Nous présumons que Lee aimerait assez à ne pas être tracassé de quelque temps. Son armée est fort diminuée et comme son seul désir est de la maintenir sur la défensive et de garder son terrain, quelques mois de répit pour se recruter et se réorganiser lui conviendraient admirablement.

Dans l'intervalle aussi, la nouvelle conscription rebelle s'achèvera, et tous les hommes qu'elle peut donner seraient convertis en soldats. Un journal du Sud estime que cette mesure doit

LE TIRAGE A CINCINNATI.

Le tirage n'a pas encore eu lieu à Cincinnati, mais un correspondant du New York *Post* dit que des forces militaires sont placées tout autour de la ville, prêtes à agir en cas de besoin. Plusieurs batteries d'artillerie ont été dressées sur les points capitaux. Il y a quelques appréhensions chez les Vallandigham et leur organe, l'*Inquirer*, dit que le général Burnside, quand le moment du tirage sera venu, le fera exécuter, s'il le faut, à la pointe de la baïonnette.

DEGENERESCENCE.

Le Newburyport *Herald*, journal du Massachusetts, faisant allusion au grand nombre d'exemptions admises par les officier enrôleurs, dit :

Une de ces deux choses est vraie—ou il y a beaucoup de parjures ou nous sommes le peuple le plus maladif qui ait jamais existé. S'il est vrai que les hommes de 20 à 45 ans sont aussi faibles au physique qu'on le constate, quelles ne seront pas les infirmités corporelles de leurs enfants ? Cette perspective est plus effrayante que la rébellion elle-même.

NOUVEL ENGIN MARITIME—Un navire d'un genre tout nouveau est en construction à Cincinnati. On l'a surnommé la tortue de guerre *Eliott*. Il a la forme extérieure d'un vaste bol à punch et son moteur consiste en une roue turbinée placée sous le navire. Cette roue, par son mouvement de rotation, jette l'eau dans huit tubes horizontaux qui sont fermées à l'autre extrémité par des soupapes et qui communiquent avec l'extérieur du navire. Quand on veut faire mouvoir le bâtiment dans une direction donnée, une ou plusieurs des soupapes sont ouvertes et, la pression cessant de ce côté, le navire prend le chemin voulu, tandis que, grâce aux soupapes restantes, le moteur agit encore de l'autre côté. Ce navire porte une tourelle cuirassée semblable à celle des *monitors*, mais elle ne peut se mouvoir, étant attachée sur le pont et assujettie par de fortes charpentes. Elle est donc mise par le navire et les nouvements de rotation du dernier lui sont immédiatement communiqués ; la tourelle porte quatre canons de gros calibre. On assure que l'aspect de ce bâtiment est des plus singuliers, et l'on doute un peu de ses qualités. Il est bon cependant d'attendre les expériences qui seront faites avant de se prononcer définitivement.

—On lit dans le *Phare* de San Francisco :

"Les Osages ont surpris une ambassade de rebelles allant dans le Nouveau Mexique et le Colorado, pour embaucher des partisans de la Confédération, et mettre la main sur tout ce qu'ils pourraient trouver. Ils étaient au nombre de dix-neuf, parmi lesquels, un lieutenant-colonel, un major et quatre capitaines. Ils ont été tous tués par les sauvages, puis scalpés et dépouillés."

CANON MONSTRE— Une fonderie de Bridgewater (Massachusetts) s'occupe de confectionner un canon de fer battu qui pèsera, après son achèvement dix-sept tonnes. Il a été forgé d'un seul bloc et a la forme octogone. L'âme est forée perpendiculairement à 13 pouces de diamètre. Ce canon sera cercle extérieurement de larges bandes de fer fixées par une presse hydraulique. Les outils et les machines qui ont servi à la confection de cette pièce sont d'une dimension exceptionnelle et ont coûté des sommes considérables. Si ce canon remplit toutes les conditions requises d'une bonne pièce d'artillerie, il aura au moins fait payer ses services.

CURE DES PLAIES PAR L'HUILE DE PETROLE— Un chirurgien de l'armée fédérale écrivant de Gettysburg à un journal scientifique de New-York rapporte le fait suivant :

"Permettez-moi d'attirer votre attention sur l'emploi de l'huile de charbon ou de pétrole pour le pansement des blessures en suppuration. Comme chirurgien volontaire, je reçus l'autorisation des chirurgiens de la 1re division du 5e corps à Gettysburg de l'employer dans les cas les plus dangereux. Son utilité manifeste et aussi les demandes des blessés m'ont engagé à en répéter l'emploi. Ce que l'eau glacée est à une pleurésie enflammée et sanguine, l'huile de pétrole l'est à une blessure en suppuration. Elle pénètre employée par tout assistant d'une intelligence ordinaire en toute sûreté et un grand soulagement du patient. J'ai vu deux blessés douteusement avant été faits avec cette huile pansement avant été fait avec cette huile s'endormir paisiblement avant que l'aube achevât de soulager un troisième.

LA NAVIGATION DES LACS—L'autre capital engagé dans le commerce des grands lacs du Nord Ouest ne semble pas être évalué bien exactement par le public américain, ou nul que ces vastes étendues d'eau sont sillonnées par des bleu et que la marine américaine les exploite, mais ils n'arrêtent les renseignements. Le *Marine Register* de cette année donne la statistique suivante des navires à vapeur et à voiles employés à ce cabotage intérieur. Il est de 1,000 tonneaux, 191 bateaux, 79 bricks, 1,030 goëlettes et 74 scows, en tout 1,761 navires, allionnent les lacs. Se figure-t-on une flotte aussi nombreuse et l'énorme quantité de marchandises qu'elle peut transporter. Les Anglais ont bien raison d'être jaloux des grands lacs, les seuls des joyaux précieux que les Etats-Unis forment bien de toujours apprécier et toujours défendre, comme ils l'ont fait en 1812.

Une aventure

PRES DE SAINT-LOUIS

Nous empruntons le récit suivant à la *Revue de l'Ouest* :

Jeudi de la semaine dernière quelques uns de ces chasseurs nombreux qui employent souvent le dimanche à jeter leur poudre aux moineaux dans les environs de la ville, résolurent de faire ensemble une grande excursion de chasse, et il partirent dans le but, par le chemin de fer Nord Missouri pour Martinsburg, comté d'Andrain. Ils prirent logement dans la maison de M. Wm Martin, bien connu sous le nom d'*Uncle Billy*. Il ne se doutaient pas que, tandis qu'ils *sonneraient* à chasser les lapins, les bécassines et les écureuils, ils étaient eux-mêmes traqués à la piste, autre de menu gibier, par une bande de veneurs de la plus dangereuse espèce.

Jeudi et vendredi, ils battirent la prairie et revînrent au logis avec une bécassine et un petit lapin.

Ces disciples de St Hubert étaient MM. James Mahan, propriétaire de "Avenue House" Washington avenue, son fils J. P. Mahan, âgé de 14 ans ; John Dinan, propriétaire du restaurant du Pacifique, vis-à-vis le Pacific House ; Cyrus House ; Jonathan Chesley, propriétaire du restaurant militaire, 5e rue ; Owen Doyle, boulanger, à l'intersection des rues 11e et Market ; Robert Whitacker, avocat. Ce dernier n'était pas resté vendredi avec la chasse. Nous ne serons pas surpris de le voir reprendre ses vieux quartiers de Fredericksburg. Si les deux corps de notre armée qui se trouvaient à Manassas Gap jeudi dernier devaient faire sur le Rappahannock une marche aussi rapide qu'ils le firent en quittant ce lieu il y a un mois, et qu'ils puissent occuper Fredericksburg avant l'armée de Lee, ils le forceraient à se déployer sur Gordonsville et à marcher vers la rivière North Anna et la Jonction de Sexton, à 50 milles au-dessus de Richmond, pendant que Meade poursuivrait avec vigueur et ardeur les travaux de la ville. Nous présumons que Lee aimerait assez à ne pas être tracassé de quelque temps. Son armée est fort diminuée et comme son seul désir est de la maintenir sur la défensive et de garder son terrain, quelques mois de répit pour se recruter et se réorganiser lui conviendraient admirablement.

Dans l'intervalle aussi, la nouvelle conscription rebelle s'achèvera, et tous les hommes qu'elle peut donner seraient convertis en soldats. Un journal du Sud estime que cette mesure doit

sere) qui l'a élevé et avait pour lui beaucoup d'affection, fut arrêté, hier, soir, entre neuf et dix heures, à la porte de son maître, par une escouade de recruteurs nègres. On dit que ceux-ci l'avaient remarqué depuis plusieurs jours et s'étaient promis de l'enrôler, mais que l'esclave leur avait échappé et restant chez lui. Hier soir, cependant, il sortit de la maison, les nègres dont quelques-uns, dit-on, étaient armés, le firent prisonnier. Il en fit prévenir sa maîtresse ; la famille entendit, peu après, la détonation d'un mousquet et on vint lui dire que William avait été tué. L'enquête n'a pas encore eu lieu. Le nègre ayant été atteint au dos, on en conclut qu'il essayait de s'enfuir lorsque les recruteurs ont tiré sur lui. Le cadavre est au corps de garde du Quatrième District où M. Beach commencera l'enquête dans le courant de la journée.

M. Jenkins a chargé M. Earhart de poursuivre ceux qui ont trempé dans cette affaire. Nous apprenons que le chef de ces hommes qui, croyons nous, ne sont pas soldats, a déjà été arrêté.

FEUILLETON.

JEAN DIABLE

PAR PAUL FEVAL

LE PROCES CRIMINEL.

VII

FREDERICK BOEHM.—(Suite)

La voix du comte Frédéric balsa pendant qu'il prononçait ces derniers mots, et sa belle tête pâle, qui maintenant disparaissait dans la nuit, s'inclina sur son poitrine. Ce récit était bien loin des pensées qui tenaient captive l'attention de l'ancien intendant de police, et cependant son attention restait violemment excitée. Il n'aurait point au délit qui lui existait entre ce tableau d'une enfance noble et heureuse et les événemens à la fois terribles et mystérieux qui se groupaient autour de lui comme un faisceau de lugubres énigmes, mais ce lien il le sentait, et malgré lui le narrateur éveillait en son cœur un sentiment de vive sympathie.

—Nos pauvres gens il aime aujourd'hui, reprit ce dernier dont la voix tremblait tout à coup dans sa gorge oppressée, car un sourire charmant et bénin ne peut ressembler aux convulsions de l'agonie. Je l'aimais comme on respire un parfum ou comme on contemple l'horizon rose qu'on va lever le soleil. J'avais seize ans ; je n'étais enfui de France parce que ma marraine, dans le calme de sa noble austérité, ne s'aperçevait pas que je n'étais plus un enfant et que j'avais pour elle des caresses.

J'étais grand ; on me disait très beau ; je ne savais pas la signification du mot souffrir. J'étais heureux, joyeux, plein d'espoirs splendides qui faisaient de mon avenir le plus beau des poèmes.

J'aimais comme on aime dans le bonheur, quand on a toute une longue vie pour se faire aimer, et que les années s'étendent au devant de vous à perte de vue, immense horizon tout verdoyant de cette moisson de désirs que la félicité fauche et regrette.

J'aimais comme on prie quand le cœur a gardé toute sa virginale pureté. Mon amour était si doux et si beau que, en regardant mon âme en deuil, je répète malgré moi mon nom, me disant : Suis-je le même ?

Car j'aimais encore, maintenant, et en vieillissant, j'aime avec un cœur qui saigne, j'aime avec ma pauvre ame en deuil. J'ai beaucoup d'angoisses et j'ai bien peu d'espoir. Chaque heure qui passe emporte une part de mes confiances en moi-même, chaque jour d'outre marche un lambeau de ma foi. Je connaîtrai ce pauvre restant de souffle qui est dans ma poitrine. Je me force à vivre, moi qui me sens mourir, pour avoir le temps de la retrouver, et de l'entendre peut-être me dire : Je t'aime !.....

Il me semble qu'il elle doit m'aimer ; il me semble qu'elle est me destinée de rendre mon dernier soupir dans ses bras.

Car je t'aime cent fois plus maintenant que je soufrie, oh ! mille fois plus ! Et si je devais être aimée, ne fut-ce qu'une heure, je mourrais contente. Mais hélas ! ce rêve, quand il m'aurait vivre toute une vie de félicités, au-dessus des espérances de mon salut éternel !.....

Le comte Frédéric s'arrêta encore, parce que son souffle épuisé s'embarrassait dans sa poitrine.

M. Temple lui prit la main et la serra entre les siennes, en lui disant avec émotion :

—Je m'étais trompé sur vous, je vous en demande pardon, M. le comte.

Car l'Anglais et l'Allemand se ressemblent et sympathisent en ceci qu'ils sont frands tous les deux de voluptés en deuil et de mortelles amours.

Mais ce n'était pas de la passion à froid, comme en ont fait les poètes fabobres de la lyre germanique qui brûlent le cœur ; ce n'était pas l'amour, le grand amour qui ressuscite ce qui tue, l'amour viril mais tout jeune, flexible et fort comme une chaîne d'acier.

—Elles aimaient, poursuivit-il, comme si son souvenir l'eût entraîné malgré lui, toujours ensemble, les six jeunes filles de la Tutelle, escortées par deux gouvernantes nobles, et suivies de loin par les deux écuyers à la livrée de l'empereur. Un instinct me guidait pour savoir à quel endroit du parc immense et tout plein de ses ombrages solitudes elles pas prendraient la route. Que de fois si je vu sa course folle et fraver la sauvagerie des daims dans la clairière! Elle ne ressemblait pas à ses compagnes. Au milieu de ces blondes filles dont les cheveux dorés ou bruns ne faisaient que jouer, son front large et pur se ressortait sous sa couronne de boucles noires. Elles était belle, rieuse, heureuse.....

Moi, je restais souvent caché dans le fourré, plus timide que les daims qui fuyaient, quoique je fusse défendu mon poste au péril de ma vie. Je la voyais au travers des feuilles balancées par le vent qui tombait des montagnes. Parfois elle était rêveuse, et je me disais : Si elle son gentil à moi !.....

Elle aimait tout un matin que le soleil jouait dans la rosée. Cette heure est restée vivante pour moi. Je vois l'échappée de lumière qui pénétrait sous l'ombre du bois, j'entends la lointaine cascade, je respire l'odeur des herbes mouillée. Elle est là qui passe, la belle autourdie du parfum qui comme on contemple l'horizon rose qu'on va se lever le soleil. J'avais seize ans ; je n'étais enfui de France parce que ma marraine, dans le calme de sa noble austité, ne s'aperçevait pas que je n'étais plus un enfant et que j'avais pour elle des caresses.

J'étais grand ; on me disait très beau ; je ne savais pas la signification du mot souffrir. J'étais heureux, joyeux, plein d'espoirs splendides qui faisaient de mon avenir le plus beau des poèmes.

J'aimais comme on aime dans le bonheur, quand on a toute une longue vie pour se faire aimer, et que les années s'étendent au devant de vous à perte de vue, immense horizon tout verdoyant de cette moisson de désirs que la félicité fauche et regrette

J'aimais comme on pria quand le cœur a gardé toute sa virginale pureté. Mon amour était si doux et si beau que, en regardant mon âme en deuil, je répète malgré moi mon nom, me disant : Suis-je le même ?

Car j'aimais encore, maintenant, et en vieillissant, j'aime avec un cœur qui saigne, j'aime avec ma pauvre ame en deuil. J'ai beaucoup d'angoisses et j'ai bien peu d'espoir. Chaque heure qui passé emporte une part de ma confiance en moi-même, chaque jour d'outre marche un lambeau de ma foi. Je connaîtrai ce pauvre restant de souffle qui est dans ma poitrine. Je me force à vivre, moi qui me sens mourir, pour avoir le temps de la retrouver, et de l'entendre peut-être me dire : Je t'aime !.....

Il me semble qu'il elle doit m'aimer ; il me semble qu'elle est me destinée de rendre mon dernier soupir dans ses bras.

Car je t'aime cent fois plus maintenant que je soufrie, oh ! mille fois plus ! Et si je devais être aimée, ne fut-ce qu'une heure, je mourrais contente. Mais hélas ! ce rêve, quand il m'aurait vivre toute une vie de félicités, au-dessus des espérances de mon salut éternel !.....

Le comte Frédéric s'arrêta encore, parce que son souffle épuisé s'embarrassait dans sa poitrine.

M. Temple lui prit la main et la serra entre les siennes, en lui disant avec émotion :

—Je m'étais trompé sur vous, je vous en demande pardon, M. le comte.

Car l'Anglais et l'Allemand se ressemblent et sympathisent en ceci qu'ils sont frands tous les deux de voluptés en deuil et de mortelles amours.

Mais ce n'était pas de la passion à froid, comme en ont fait les poètes fabobres de la lyre germanique qui brûlent le cœur ; ce n'était pas l'amour, le grand amour qui ressuscite ce qui tue, l'amour viril mais tout jeune, flexible et fort comme une chaîne d'acier.

—Elles aimaient, poursuivit-il, comme si son souvenir l'eût entraîné malgré lui, toujours ensemble, les six jeunes filles de la Tutelle, escortées par deux gouvernantes nobles, et suivies de loin par les deux écuyers à la livrée de l'empereur. Un instinct me guidait pour savoir à quel endroit du parc immense et tout plein de ses ombrages solitudes me pas prendraient la route. Que de fois si je vu sa course folle et fraver la sauvagerie des daims dans la clairière! Elle ne ressemblait pas à ses compagnes. Au milieu de ces blondes filles dont les cheveux dorés ou bruns ne faisaient que jouer, son front large et pur se ressortait sous sa couronne de boucles noires. Elles était belle, rieuse, heureuse.....

Moi, je restais souvent caché dans le fourré, plus timide que les daims qui fuyaient, quoique je fusse défendu mon poste au péril de ma vie. Je la voyais au travers des feuilles balancées par le vent qui tombait des montagnes. Parfois elle était rêveuse, et je me disais : Si elle son gentil à moi !.....

Elle aimait un matin que le soleil jouait dans la rosée. Cette heure est restée vivante pour moi. Je vois l'échappée de lumière qui pénétrait sous l'ombre du bois, j'entends la lointaine cascade, je respire l'odeur des herbes mouillée. Elle est là qui passe, la belle autourdie du parfum qui comme on contemple l'horizon rose qu'on va se lever le soleil. J'avais seize ans ; je n'étais enfui de France parce que ma marraine, dans le calme de sa noble austité, ne s'aperçevait pas que je n'étais plus un enfant et que j'avais pour elle des caresses.

J'étais grand ; on me disait très beau ; je ne savais pas la signification du mot souffrir. J'étais heureux, joyeux, plein d'espoirs splendides qui faisaient de mon avenir le plus beau des poèmes.

J'aimais comme on aime dans le bonheur, quand on a toute une longue vie pour se faire aimer, et que les années s'étendent au devant de vous à perte de vue, immense horizon tout verdoyant de cette moisson de désirs que la félicité fauche et regrette

J'aimais comme on pria quand le cœur a gardé toute sa virginale pureté. Mon amour était si doux et si beau que, en regardant mon âme en deuil, je répète malgré moi mon nom, me disant : Suis-je le même ?

Car j'aimais encore, maintenant, et en vieillissant, j'aime avec un cœur qui saigne, j'aime avec ma pauvre ame en deuil. J'ai beaucoup d'angoisses et j'ai bien peu d'espoir. Chaque heure qui passé emporte une part de ma confiance en moi-même, chaque jour d'outre marche un lambeau de ma foi. Je connaîtrai ce pauvre restant de souffle qui est dans ma poitrine. Je me force à vivre, moi qui me sens mourir, pour avoir le temps de la retrouver, et de l'entendre peut-être me dire : Je t'aime !.....

Il me semble qu'il elle doit m'aimer ; il me semble qu'elle est me destinée de rendre mon dernier soupir dans ses bras.

Car je t'aime cent fois plus maintenant que je soufrie, oh ! mille fois plus ! Et si je devais être aimée, ne fut-ce qu'une heure, je mourrais contente. Mais hélas ! ce rêve, quand il m'aurait vivre toute une vie de félicités, au-dessus des espérances de mon salut éternel !.....

Le comte Frédéric s'arrêta encore, parce que son souffle épuisé s'embarrassait dans sa poitrine.

M. Temple lui prit la main et la serra entre les siennes, en lui disant avec émotion :

—Je m'étais trompé sur vous, je vous en demande pardon, M. le comte.

Car l'Anglais et l'Allemand se ressemblent et sympathisent en ceci qu'ils sont frands tous les deux de voluptés en deuil et de mortelles amours.

Mais ce n'était pas de la passion à froid, comme en ont fait les poètes fabobres de la lyre germanique qui brûlent le cœur ; ce n'était pas l'amour, le grand amour qui ressuscite ce qui tue, l'amour viril mais tout jeune, flexible et fort comme une chaîne d'acier.

—Elles aimaient, poursuivit-il, comme si son souvenir l'eût entraîné malgré lui, toujours ensemble, les six jeunes filles de la Tutelle, escortées par deux gouvernantes nobles, et suivies de loin par les deux écuyers à la livrée de l'empereur. Un instinct me guidait pour savoir à quel endroit du parc immense et tout plein de ses ombrages solitudes me pas prendraient la route. Que de fois si je vu sa course folle et fraver la sauvagerie des daims dans la clairière! Elle ne ressemblait pas à ses compagnes. Au milieu de ces blondes filles dont les cheveux dorés ou bruns ne faisaient que jouer, son front large et pur se ressortait sous sa couronne de boucles noires. Elles était belle, rieuse, heureuse.....

Moi, je restais souvent caché dans le fourré, plus timide que les daims qui fuyaient, quoique je fusse défendu mon poste au péril de ma vie. Je la voyais au travers des feuilles balancées par le vent qui tombait des montagnes. Parfois elle était rêveuse, et je me disais : Si elle son gentil à moi !.....

Elle aimait un matin que le soleil jouait dans la rosée. Cette heure est restée vivante pour moi. Je vois l'échappée de lumière qui pénétrait sous l'ombre du bois, j'entends la lointaine cascade, je respire l'odeur des herbes mouillée. Elle est là qui passe, la belle autourdie du parfum qui comme on contemple l'horizon rose qu'on va se lever le soleil. J'avais seize ans ; je n'étais enfui de France parce que ma marraine, dans le calme de sa noble austité, ne s'aperçevait pas que je n'étais plus un enfant et que j'avais pour elle des caresses.

J'étais grand ; on me disait très beau ; je ne savais pas la signification du mot souffrir. J'étais heureux, joyeux, plein d'espoirs splendides qui faisaient de mon avenir le plus beau des poèmes.

J'aimais comme on aime dans le bonheur, quand on a toute une longue vie pour se faire aimer, et que les années s'étendent au devant de vous à perte de vue, immense horizon tout verdoyant de cette moisson de désirs que la félicité fauche et regrette

J'aimais comme on pria quand le cœur a gardé toute sa virginale pureté. Mon amour était si doux et si beau que, en regardant mon âme en deuil, je répète malgré moi mon nom, me disant : Suis-je le même ?

Car j'aimais encore, maintenant, et en vieillissant, j'aime avec un cœur qui saigne, j'aime avec ma pauvre ame en deuil. J'ai beaucoup d'angoisses et j'ai bien peu d'espoir. Chaque heure qui passé emporte une part de ma confiance en moi-même, chaque jour d'outre marche un lambeau de ma foi. Je connaîtrai ce pauvre restant de souffle qui est dans ma poitrine. Je me force à vivre, moi qui me sens mourir, pour avoir le temps de la retrouver, et de l'entendre peut-être me dire : Je t'aime !.....

Il me semble qu'il elle doit m'aimer ; il me semble qu'elle est me destinée de rendre mon dernier soupir dans ses bras.

Car je t'aime cent fois plus maintenant que je soufrie, oh ! mille fois plus ! Et si je devais être aimée, ne fut-ce qu'une heure, je mourrais contente. Mais hélas ! ce rêve, quand il m'aurait vivre toute une v